

RÉCITS DE GUERRE ET DE FOYER

LE

MARÉCHAL OUDINOT

DUC DE REGGIO

D'APRÈS LES

SOUVENIRS INÉDITS DE LA MARÉCHALE

PAR GASTON STIEGLER

PRÉFACE DE M. LE M^{IS} COSTA DE BEAUREGARD

Portraits en héliogravure

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{IS}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

C'est une misérable vieillesse que celle de notre siècle. Elle s'achève dans l'impuissance. Le passé est détruit; l'avenir n'espère que dans la négation. Quant au présent, parmi tant de cendres éteintes, « il meurt de froid », selon ce mot si étrangement caractéristique de Tocqueville.

Aussi, quel bien-être, lorsque arrive jusqu'à nous, à la façon d'un chaud rayon de soleil, quelque grand souvenir du passé! Quel soubresaut de cœur, lorsque éclate dans notre triste silence quelque fanfare héroïque! Chacun alors relève la tête pour voir passer, comme dans l'admirable toile que Detaille a appelée *le Rêve*, les gloires de la vieille France.

Bien d'autres diront ce que je dis, éprouveront ce que j'éprouve en finissant ce livre, où j'ai vu revivre une des plus nobles figures de notre histoire militaire.

S'il ne faut pas, en effet, mesurer le soldat seulement à la chance de sa destinée, mais bien encore à sa passion du sacrifice, Oudinot fut doublement grand; car, c'est du sang de ses trente-deux blessures qu'il a teint son bâton de maré-

chal. Sa vie offre l'exemple, à côté des plus hautes vertus militaires, de la plus admirable unité. Jamais elle ne se dédoubla. Héroïque sur le champ de bataille, loyal ailleurs, on vit Oudinot résister toujours à ces ambitions qui brûlent l'honneur. Aussi son biographe a eu raison d'écrire que « si l'on avait demandé à ces vétérans fameux de nommer celui d'entre eux qui était le plus délicat, le plus généreux, le plus chevaleresque, il n'y aurait eu qu'une voix pour dire : Celui-là, c'est le maréchal Oudinot ».

A ce témoignage l'Empereur a lui-même ajouté cet autre témoignage, que « dans cent combats, Oudinot avait montré autant d'intrépidité que de savoir (1) ».

Comment après cela oser mettre mon nom sur les marges de ce livre ? On a toujours tort de parler une langue qui n'est pas la sienne, et je me serais refusé à l'honneur d'écrire ces quelques lignes, si l'histoire qu'elles précèdent n'avait retracé que les hauts faits du maréchal. Mais, derrière lui, dans son ombre, se dessine une idéale figure de femme. A lui les récits de guerre, à elle les récits de foyer. Au roman de cette double vie, lui a fourni l'honneur, elle, l'amour.

Ces pages échapperont donc à l'indifférence du lecteur qui si souvent feuillette sans lire. Pourra-

(1) Dixième bulletin de la Grande Armée.

t-il ne pas s'intéresser à l'enthousiasme d'une enfant de seize ans qui rêve de gloire et la personifie dans le soldat dont son imagination s'est éprise ?

Par atavisme, sans doute, car elle était de vieille race militaire, Mlle de Coucy s'enflérait aux belles histoires de guerre que lui contait un ami de sa famille qui avait servi sous les ordres d'Oudinot. Bientôt son cœur s'était mis à l'unisson de tant d'autres qui, elle-même le raconte dans ses *Souvenirs*, « bondissaient de gloire et de douleur selon les phases de la vie du maréchal, vie semée de triomphes et de blessures et entourée de tant d'éclat et de dangers ».

Et elle se l'imaginait à la taille de son épopée « démesurément grand, ayant une voix de tonnerre, ne parlant qu'avec des gestes et le ton du commandement. Je le voyais armé, dit-elle, jusqu'aux dents et traînant toujours un grand sabre. »

Ce que n'ajoute pas Mlle de Coucy, c'est qu'elle eût peut-être préféré son héros moins terrible. Mais bientôt l'aveu lui en échappe. A l'émotion que reflète son récit, écrit vingt ans après leur première rencontre, on devine tout ce que cette rencontre eut d'inattendu charmant pour la jeune fille.

C'était à Bar-le-Duc, après la paix de Tilsitt. Une blessure à guérir avait ramené Oudinot dans

sa ville natale, où sa première femme recevait tous les soirs bonne et nombreuse compagnie. Mlle de Coucy avait obtenu de s'y faire présenter. « Me voilà, dit-elle, suivant ma sœur, qui devait me nommer, avec une émotion qui croisait à mesure que nous approchions de l'hôtel. Le temps était superbe et chaud : après le dîner, on s'était dispersé dans le jardin naissant et déjà délicieux par son luxe de fleurs...

« Nous cherchâmes la maîtresse de maison, qui, bientôt avertie, vint à nous avec empressement... Son aimable accueil me rassura un peu... Mon mari, dit-elle à ma sœur, est allé voir mon père à la ville haute, je crains que la course ne soit un peu forte pour sa jambe qui a été brisée... A peine avait-elle achevé ces paroles, qu'elle reprit en disant : « Ah ! le voici !... » Nous vîmes en effet un homme qui s'avancait lentement, appuyé sur le bras d'un officier...

« Dès le premier coup d'œil, il déconcerta toutes les idées que je m'étais faites sur lui. Sa taille souple et mince offrait cette bonne grâce particulière à qui porte habituellement l'uniforme. Sur son teint très pâle, se dessinaient de fines moustaches brunes de la couleur de ses favoris et de ses cheveux ; son front découvert et orné de beaux sourcils bien marqués était véritablement admirable : son sourire un peu fier, fugitif et rare, était néanmoins parfaitement gracieux. Son regard per-

çant se fixait peu, et il y avait dans l'ensemble de cette physionomie quelque chose de profond et de rêveur qui préoccupait. »

Comme dernier trait, la maréchale ajoute que « ce ne fut pas son premier coup d'œil qui lui fit découvrir tous ces détails » .

Plus heureux qu'elle, le lecteur sera sans doute moins long à découvrir dans son récit ce bel élan de l'esprit et du cœur qui fait la femme supérieure. Chaque ligne y révèle en effet une faculté d'observation étrangement pénétrante et tournée vers le vrai, tout en restant capable du plus sincère enthousiasme.

Ce fut à cet ensemble si rare de qualités contraires que le maréchal dut ses dernières années de bonheur; car, lorsque après un court veuvage il demandait Mlle de Coucy en mariage, celle-ci, sans hésiter, acceptait l'honneur et les périls d'une telle alliance. D'avance elle savait que l'on n'associe pas impunément sa vie à celle d'un héros. Mais un tel avenir était pour séduire son courage et son cœur.

« Elle sait, avait dit le maréchal, que j'ai six enfants, quarante-quatre ans et cinq cent mille livres de rente. Quant à ma position sociale, elle est connue, et je serai heureux de la lui faire partager. »

Hélas ! cette situation si brillante touchait à son déclin. Comme voyage de noce, la jeune femme fit

avec son mari la campagne de Russie. Parmi les horreurs de la déroute on la verra digne de lui. A toutes les grandes époques de l'histoire il y a eu des femmes, comme la maréchale, pour féminiser le courage. Celles-là ont été les plus aimées, les plus honorées, les plus admirées. Un bonheur paisible, en effet, ne grave rien, n'enfoncé rien. Il ne fait qu'effleurer l'âme de l'individu, comme celle des peuples. Il n'est pour s'enraciner que ce que la souffrance a planté.

Je ne sais qui dans l'épreuve fut le plus grand, du maréchal ou de sa femme. Je ne sais qui, d'elle ou de lui, montra plus de dignité aux heures troublées qui suivirent le retour de l'île d'Elbe. Mais je sais qu'on vit le vieux soldat, appuyé sur sa noble compagne, se montrer supérieur à son propre cœur et à ce que Taine appelle « les grandes pressions environnantes ».

Dégagé de ses vieux serments, victime d'une fidélité nouvelle, Oudinot répondait au ministre de la guerre Davoust, qui lui enjoignait de rallier le drapeau tricolore :

.....« Ne voulant et ne pouvant jouer un rôle double, je quitte Metz pour me rendre à Bar-sur-Ornain, mon domicile... Je ne te recommande qu'une chose, mon cher ministre, c'est de ne pas t'informer qui fournit à ma subsistance. Je vendrai le peu que j'ai, pour payer la portion de mes dettes la plus délicate. Surtout empêche qu'on

espionne mon régime et réponds qu'Oudinot dans sa misère est incapable d'un trait de perfidie. »

Et aussi ferme dans son attitude que dans sa noble pensée, le maréchal partit pour sa terre de Jeand'heurs. Mais que de ressouvenirs et de douleurs dans cette vie brisée !... « Oh ! je me demande, écrivait-il à Davoust, ce que l'Empereur aurait à me reprocher ; car, outre ma conduite entière pendant son règne, ma fidélité constante ne lui a rien laissé à désirer. Depuis, je suis fidèle à mon nouveau maître. Il n'a donc pas lieu de me faire entrevoir une grâce dont je ne voudrais pas, si j'avais été un instant coupable ; car, l'existence me serait à charge, si elle était entachée d'une faute déshonorante ; d'un autre côté, je ne ferai jamais une bassesse pour recouvrer une estime que l'on me doit... »

Un assaut plus terrible encore devait échouer contre cet inébranlable sentiment du devoir.

L'Empereur avait mandé le maréchal. Imaginez par ce dialogue ce que fut la rencontre.

« Eh bien, qu'est-ce donc que les Bourbons ont fait de plus pour vous que moi, monsieur le duc de Reggio, pour que vous ayez si bien voulu les défendre de mon approche ? » demanda l'Empereur. Et le duc de répondre : « Je ne servirai personne, Sire, puisque je ne vous servirai pas »

.....
Trois mois plus tard, le maréchal reprenait

aux Tuileries sa place si noblement gardée, et sa femme y revenait avec lui, doublement fière de la gloire et de la fidélité de son mari. Elle rayonnait de charme et de grâce, si j'en crois son portrait que je trouve dans les *Mémoires* inédits de Mme la comtesse de la Ferronnays.

... « Les yeux de la maréchale, dit-elle, étaient de velours noir, son teint était éblouissant, son sourire charmant, son ensemble infiniment gracieux, avec un rare mélange de douceur et de fermeté. Je crois impossible de rencontrer une femme d'un plus grand mérite. »

La maréchale eut en effet celui, dans ce milieu si difficile de la Restauration, d'être à sa place et d'y laisser chacun. Que de jugements excessifs pourtant, que de secousses contradictoires, que d'espérances précipitées, que d'impressions trop avouées, que de propos lancés dans d'excusables colères, parmi ce monde si nouveau pour la jeune femme ! Elle s'y montra séduisante pour tous, sincère toujours, sachant louer, blâmer, excuser sans trahir. Un tel rôle n'était pas facile et impliquait, à chaque instant, bien des délicatesses. « Non vraiment, ajoute Mme de la Ferronnays, comme une dernière touche à ce portrait de la maréchale, non, je ne saurais dire trop de bien sur ce que chacun pensait et sur ce que je pense de la duchesse de Reggio. Elle a fait taire l'envie... »

Tracées à l'heure où la maréchale était nommée dame d'honneur de Mme la duchesse de Berry, ces lignes sont un éloge auquel rien ne saurait s'ajouter... Mais il fait bon sourire quand on est heureux. La noble femme ne perdit rien d'elle-même lorsque, quelques années plus tard, tout s'écroula de nouveau. Son charme continua d'illuminer l'obscurité où son mari et elle reléguèrent pour la seconde fois leur fidélité.

La secousse n'avait point abattu l'entrain de son âme et ne l'avait point aigrie.

C'est dans sa paisible retraite de Bar que la maréchale entreprit d'écrire pour ses enfants ces *Souvenirs*, qui aujourd'hui échappent au cercle intime auquel ils étaient destinés. On y trouvera des pages qui sont de vrais tableaux de genre, d'autres sont des tableaux d'histoire. Il y a là des portraits qui valent des pastels authentiques du temps. Çà et là, la plume de la maréchale a semé d'admirables paysages ; parfois elle mord comme le burin d'une eau-forte vigoureuse. Les traits fins qui émaillent ce livre enchanteront les délicats, les anecdotes y charmeront les curieux. Ceux qui aiment leur pays vibreront à de glorieux récits. Enfin toutes les femmes qui se sont appuyées sur un bras ferme, comme celui du maréchal, y retrouveront quelque chose de leur orgueil et de leur bonheur.

Le maréchal Oudinot est mort à quatre-vingts

ans, jeune encore : car, l'âme n'a pas d'âge. Sa femme s'est éteinte voilà quelques années à peine, gardant sous ses cheveux blancs la vivacité d'impression, la chaleur d'enthousiasme, et l'infinie bonté dont témoignent les pages que l'on va lire.

...Je me souviens d'être entré dans le cabinet où dorment les reliques de ces deux nobles existences. Je me suis respectueusement incliné devant l'image du soldat qu'encadrent des drapeaux pris à l'ennemi. Mais je me souviens surtout du rayonnant portrait qui illumine ces trophées, celui de la femme qui fut le bon génie de cette vie toute d'honneur et de sacrifice.

COSTA.

LE
MARÉCHAL OUDINOT
DUC DE REGGIO

CHAPITRE PREMIER

Famille d'Oudinot. — Sa naissance. — Son caractère fougueux. — Sa vocation militaire. — Ses débuts. — Il réprime une émeute. — Son ascendant sur ses concitoyens. — Il est nommé commandant du 3^e bataillon des volontaires de la Meuse. — La guerre à la frontière du Rhin. — Ses premiers succès. — Colonel à vingt-six ans. — L'attachement de ses hommes pour lui. — Il empêche l'émigration des officiers nobles. — Succès à Haguenau et grave blessure. — Général après l'affaire de Kaiserslautern. — Il a la jambe cassée à la prise de Trèves. — Il reçoit cinq blessures à la seule affaire de Neckerau. — Il charge le bras en écharpe à Ettenheim. — Campagne de Suisse. — Il est nommé général de division. — Arrivée à l'armée de son fils Victor, âgé de huit ans. — Part d'Oudinot à la victoire de Zurich. — Il sauve avec autant d'adresse que de générosité les émigrés de Constance. — Son éloge par Masséna. — Sa fermeté au siège de Gênes. — Il s'empare d'un canon à Monzembano. — Enthousiasme des habitants de Bar-le-Duc pour leur glorieux concitoyen. — Le camp de Boulogne. — Le dévoué serviteur Pils. — Son fils le peintre Isidore Pils.

Parmi les vaillants que la Révolution fit surgir soudain de l'obscurité et qui éblouirent si longtemps le monde des éclairs de leur épée, il en est un qui, de l'aveu de tous, apparaît environné de l'auréole très pure réservée à ceux qui, non seule-

ment prodiguent leur sang pour le triomphe et la gloire de leur patrie, mais encore savent associer à la bravoure et au dévouement une âme élevée, des sentiments toujours désintéressés et un caractère irréprochablement loyal. Si, après vingt ans de guerre, on avait demandé à ces vétérans fameux de nommer le plus intrépide d'entre eux, leur embarras à répondre eût été sincère, car alors l'intrépidité était chose commune; si l'on avait voulu connaître le plus habile, chacun aurait sans doute ambitionné la seconde place après le guerrier sans rival, tant la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes se révèle aisément; mais à cette question : quel est le plus généreux, le plus délicat, le plus chevaleresque? il n'y aurait eu qu'une voix pour dire bien haut : celui-là, c'est le maréchal Oudinot, duc de Reggio!

Nicolas-Charles Oudinot appartenait à ce pays meusien, frontière de la Champagne et de la Lorraine, que le voisinage de l'étranger et la menace incessante d'une invasion entretiennent perpétuellement dans un patriotisme fiévreux. Il était fils d'un très honorable négociant qui exerçait la profession de brasseur, et avait pour oncle maternel M. Adam, maire de Bar-le-Duc, sa ville natale. La maison où il naquit, le 25 avril 1767, est une demeure d'aspect sévère, située dans la ville basse, où sont les quartiers commerçants. Elle se baigne dans le canal dont les eaux alimentent les usines riveraines; du côté opposé, la façade s'ouvre au pied d'un coteau escarpé, où grimpent les

habitations qui vont se développer, sur la crête, parmi les rues aristocratiques de la ville haute. Devant la porte aboutit une voie raide et difficile, où il a fallu tailler de larges marches et que l'on appelle, d'un nom significatif, le Chemin des quatre-vingts escaliers.

L'enfance du jeune Charles fut turbulente et indisciplinée. Quoique bon, affectueux, sensible comme on disait alors, il montrait déjà des marques de ce caractère bouillant et fait pour commander qu'il conserva toute sa vie. Sa volonté de fer, qui lui donnait une endurance et une ténacité si précieuses, s'accommoda toujours mal de la résistance et de la contradiction.

Plus tard il aimait lui-même à conter, dans ses causeries familières, une anecdote comique où avait éclaté l'impétuosité de sa nature; la voici telle que les siens l'ont recueillie de sa bouche; elle remonte au printemps de 1794. Hébert, le substitut du procureur général de la Commune dont il est ici question, était monté sur l'échafaud le 24 mars de cette année. Ses idées ne plaisaient point à Oudinot qui, tout en servant la République, avait des opinions modérées.

« C'était après ma blessure de Haguenau », disait le maréchal, « je revenais de l'armée, ayant la tête ouverte et recollée seulement par des bandages, qui me rendaient presque aveugle. J'étais alors colonel de la 4^e demi-brigade et j'avais obtenu un congé de convalescence, que je passais chez mon père. Un jour s'assit à notre table

un commensal qu'on recevait à titre de parent. Il arrivait de Paris où il était, je crois, quelque chose dans les affaires. Aussi le voilà qui discourt éperdument sur la politique ; pour moi, sans mot dire, je mangeais comme on mange quand on est fracassé. Mon Parisien continuait, exaltant le Comité révolutionnaire et débitant mille horreurs, à ce point qu'il en vint à se vanter de conserver, comme une relique, un morceau de la pantoufle d'Hébert. J'étais toujours silencieux, rongant mon frein d'indignation et sentant, à la longue, la patience m'échapper. Enfin, on apporta sur la table un plat large, creux, tout plein de haricots dorés et fumants. Ce fut comme un signal : j'allonge la main jusqu'à ce plat, je le soulève vivement et vlan ! vlan ! je lance la potée de haricots à la tête de l'ami d'Hébert. Je laisse à penser ce que devint mon père, lui, si hospitalier ! Quant au Parisien, il se leva et s'en fut se débarbouiller. »

La maturité ne devait pas éteindre cette ardeur. Onze ans plus tard (en juillet 1805), au camp de Boulogne, l'Empereur passait en revue les grenadiers, qu'Oudinot commandait en chef. Les manœuvres terminées, le général voulut défiler, à la tête de ses troupes, devant Napoléon. Mais le cheval qu'il montait regimba sous l'éperon et refusa d'avancer. Après une courte lutte, Oudinot exaspéré lui transperça le cou de son épée si violemment que la bête rétive s'abattit, comme une masse, sur le sol. Le soir, on dînait à la table impériale :

« Est-ce de cette manière que vous arrangez vos chevaux? » demanda Napoléon.

— Sire, quand on ne sait pas obéir, voilà ma méthode. »

Une nature aussi fougueuse ne pouvait pas supporter l'existence sédentaire que la mère du jeune homme aurait voulu lui voir mener auprès d'elle, vœu d'autant plus explicable que Charles était le dernier survivant de plusieurs enfants. On l'avait destiné au commerce. Mais à peine eut-il atteint sa dix-septième année que son irrésistible vocation s'éveillait et, dès 1784, il s'engageait dans le régiment de Médoc-infanterie en garnison à Perpignan. Il se plaisait à raconter qu'il avait monté là sa première garde à la porte du maréchal de Mailly. Mais après cette séparation, bien dure à ceux qui l'aimaient, une affectueuse déférence pour les sollicitations maternelles le ramena au logis.

C'est pendant son voyage de retour que lui arriva l'aventure suivante. Il la conta par la suite avec beaucoup de bonhomie, et la duchesse de Reggio, veuve du maréchal, l'a conservée dans des souvenirs inédits, écrits pour ses enfants et auxquels le présent ouvrage fera des emprunts considérables :

Il était parti à seize ans, comme vous savez, soldat au régiment de Médoc, alors en garnison à Perpignan, où il se trouvait encore lorsque son père, en rachetant son congé, l'obligea de revenir à Bar. Il venait de débarquer du coche d'eau, sur le quai de Mâcon, lorsqu'une

mère et une sœur, qui attendaient un voyageur, se jetèrent à son cou et l'accablèrent de démonstrations. Il se laissa, dit-il, bien embrasser; et, après les avoir remerciées d'un si bon accueil, il les engagea à revenir le lendemain attendre celui auquel il ressemblait tant; mais il ne les quitta pas sans avoir pris leur nom, qu'elles lui donnèrent de grand cœur. Il marcha vers Bar, tout plein du souvenir de cette aventure, qui rendit plus piquant l'accueil étrange qui l'attendait dans la maison paternelle, où personne ne voulut le reconnaître, tant il s'était fortifié pendant les deux ans de son absence, et tant le soleil du Midi avait bruni son teint.

« Non, ce n'est point là notre *Dou-dou* », s'obstinait, à dire sa grand'mère, qui fut la dernière à reconnaître, dans ce beau jeune homme, l'enfant qu'on avait vu partir avec tant de regrets.

« Dix ans plus tard, continua le maréchal, repassant par Mâcon comme général de division, chef d'état-major de l'armée d'Italie, je fis arrêter ma voiture chez cette mère et cette sœur adoptives dont je n'avais pas oublié le nom. Ce fut à leur tour de ne pas me reconnaître, mais je finis par prouver mon identité. »

A vingt ans Oudinot avait donc momentanément déposé l'uniforme; ses parents, caressant toujours leur rêve bourgeois, l'envoyèrent à Nancy dans l'espoir qu'il s'y formerait au négoce. Mais, incapable de se plier à des travaux antipathiques, il revint à Bar, où les premiers événements de la Révolution ne tardèrent pas à lui fournir l'occasion de se révéler. Une compagnie soldée, constituée dans cette ville en 1789, plaça à sa tête l'ancien soldat du régiment de Médoc avec le grade

de capitaine (14 juillet), et le nouvel officier prouva, peu de jours après, par sa décision et son énergie, combien il était digne d'un tel choix.

De longues privations, causées par deux mauvaises récoltes consécutives, avaient cruellement maltraité la population de Bar : le chômage fermait les ateliers ; les approvisionnements faisaient défaut ; les vivres étaient hors de prix. Un riche marchand de grains, nommé Pélissier, qui passait pour un accapareur, était rendu responsable de tout le mal et devait être bientôt l'objet de la vengeance populaire. Comme il traversait un jour la place de la ville haute, au milieu d'une foule surchauffée et grondante, il fut soudain menacé, assailli, entraîné par mille bras. Les clameurs parviennent à Oudinot, qui était tranquillement alors à la maison paternelle, dans la ville basse, bien loin de là, ignorant la bagarre. Aussitôt le voilà en selle ; il enlève son cheval et, au risque de se rompre les os, il lui fait escalader précipitamment ce chemin des quatre-vingts escaliers qui aboutit devant sa demeure et qui mène sur le plateau, là où il y a, en ce moment, un péril à affronter et un être humain à secourir. Bien qu'ayant pris la route la plus courte, il arrive trop tard pour empêcher le meurtre de Pélissier, mais il impose silence aux meneurs par la fermeté de son attitude et de son langage ; il apaise peu à peu les esprits et du moins son intervention, en arrêtant l'émeute, prévient sans doute de plus grands malheurs (27 juillet).

Deux mois après, avec cette belle confiance

qu'il avait dans la vie, le capitaine se mariait, bien qu'il eût à peine vingt-deux ans, bien qu'il ne fût pas riche et qu'il fût loin de prévoir encore son éclatant avenir. Mlle Charlotte Derlin, qui n'était pas fortunée non plus et qui montra un désintéressement égal au sien, lui donna vingt ans de bonheur et fut mère de nombreux enfants : on verra plus tard comment les fils s'illustrèrent dans la carrière de leur père.

Chaque année apportait à Oudinot une nouvelle marque de l'estime croissante que ses concitoyens professaient pour lui. Le 6 novembre 1790, il fut nommé chef de légion, commandant la garde nationale du département. Plus tard, lorsque, dans la généreuse exaltation du pays, les patriotes surgirent de tous côtés pour répondre aux menaces des étrangers contre la France, ce fut vers lui encore que se tournèrent les regards. Désigné, à la majorité des suffrages, comme chef du 3^e bataillon des volontaires de la Meuse (6 septembre 1791), il sut bientôt gagner l'affection de ses hommes par son respect pour la justice et par son autorité bienveillante; en vivant au milieu d'eux, en les éclairant par son exemple, il parvint à discipliner leur courage, à les animer de l'esprit militaire dont lui-même était tout imprégné et à les préparer dignement aux luttes gigantesques qui allaient suivre.

1792! L'heure sonnait où l'on allait recueillir les fruits de ces soins et de cette prévoyance. Le vieux monde accourait pour étouffer le monde

naissant ; Prussiens et Autrichiens, avant-garde et délégués du reste de l'Europe, se ruaient sur la France ; tous les patriotes étaient debout. Le 3^e bataillon de la Meuse fut envoyé sur l'un des points les plus menacés, à la frontière du Nord-Est. Alors commença pour Oudinot cette vie enivrante et terrible qu'il adorait, vie d'abnégation, d'angoisses cruelles et de joies savoureuses, où sa nature versait le trop-plein de son activité débordante : trois ans de suite, l'hiver, l'été, entre la Moselle et le Rhin, dans les plaines de l'Alsace ou dans la rude région des Vosges, il guerroyait là où la lutte est le plus acharnée, ballotté de péril en péril, disputant le terrain pied à pied, avançant ou se dérochant à travers d'abrupts sentiers de montagnes, tour à tour vainqueur et vaincu, empoignant le Palatinat et le Luxembourg, pour les lâcher trop tôt, hélas ! mais ne les lâchant que pour les reprendre et les reprendre encore tout à l'heure, toujours soutenant ses soldats et les entraînant sans relâche, dédaigneux des partis qui divisent les hommes politiques, oubliant tout pour ne voir que la grande image de la patrie et ne retournant embrasser sa jeune femme et son premier-né au berceau qu'à de rares intervalles, lorsque des blessures trop graves arrachent l'épée de sa main défaillante. Tel il se montra dès l'abord dans cet apprentissage de la guerre et tel il devait rester dans le cours de sa carrière si accidentée.

Il est difficile de suivre nos héros pas à pas au début de ces campagnes ; pourtant on peut citer

leurs combats les plus importants, d'après l'historique du troisième bataillon de la Meuse, puisé aux archives du ministère de la guerre.

Le 25 décembre 1792, le troisième bataillon soutient le feu à Vaverenne, près de Trèves. Le 9 juin 1793, il entre victorieux dans Arlon. Le 20 septembre, il couvre la ville de Bitche, poursuit l'ennemi et l'inquiète dans sa retraite. C'est ce jour-là que commença pour Oudinot cette longue série de blessures qui allaient poinçonner sur son indestructible corps un réseau de cicatrices : il reçut un coup de sabre à la tête. Un mois plus tard, il se vengeait par un succès à Saverne et campait le lendemain en avant de cette ville, au pied des monts, à Saint-Jean des Choux.

Une si valeureuse conduite ne pouvait manquer d'attirer l'attention sur le jeune commandant. Quinze jours après il était nommé colonel et placé à la tête de la 4^e demi-brigade, qu'on venait de constituer avec un des plus brillants éléments de l'ancienne armée, le régiment de Picardie. Ses compagnons d'armes du 3^e bataillon de la Meuse le virent partir avec un vif chagrin, dont il reste de précieux témoignages : ce sont douze adresses, toutes spontanées, rédigées par les soldats dans le style naïf et ampoulé de cette époque, où, par un renversement des rôles bien caractéristique de la démocratie, c'étaient les subordonnés qui donnaient des certificats à leur chef; en voici un très touchant par son indéniable accent de sincérité :

Armée du Rhin, 3^e bataillon, 4^e demi-brigade.

Si joindre au courage d'un soldat les talents d'un chef, à l'amour de la patrie et de son devoir une haine invétérée aux rois et à la tyrannie, à une profession constante des principes les plus purs la pratique des vertus républicaines, est un titre à la reconnaissance de tous les bons républicains, les grenadiers du 3^e bataillon de la 4^e demi-brigade d'infanterie attestent que personne n'a plus de droit de prétendre aux regrets de ses frères d'armes et à l'estime de ses concitoyens que le citoyen Oudinot, leur chef; que, pendant vingt-sept mois qu'il a été à leur tête, il a justifié leur choix et l'attente de la patrie et que, en régnant sur les cœurs, l'autorité qui lui était confiée par la loi s'accroissait de jour en jour en ses mains par l'ascendant que lui donnaient une intrépidité éprouvée, une valeur calme au milieu du danger et toutes les vertus qui rendent un chef cher à ses soldats et précieux à la République.

Au bivouac, sur les hauteurs de Saint-Jean des Choux, le 5 novembre, l'an II de la République une et indivisible.

Mais tout autre était l'esprit qui animait les nouveaux officiers subordonnés à Oudinot, ceux du régiment de Picardie, nobles d'origine et fortement attachés à leurs souvenirs d'autrefois. Ils souffraient d'avoir pour colonel un homme de naissance modeste, un chef dont ils n'avaient pu encore apprécier les mérites; un sourd mécontentement grondait parmi eux et beaucoup menaçaient d'émigrer, comme avaient déjà fait tant d'autres de leurs amis. Averti de ces dispositions

hostiles à sa personne, Oudinot rassemble autour de lui tous les officiers et leur adresse cette mâle et brève allocution :

« Messieurs, est-ce parce que je ne porte pas un vieux nom que vous voulez m'abandonner et retourner vers vos anciens chefs titrés ? Ou bien est-ce que vous me trouvez trop jeune pour vous diriger ? Attendez la prochaine affaire et vous me jugerez. Si vous estimez alors que je me comporte mal au feu, je m'engage à remettre le commandement au plus digne. »

Est-il besoin de dire que, après le combat, nul ne songea à répudier un colonel aussi vaillant et déjà aussi expérimenté, bien qu'il n'eût encore que vingt-six ans ? Au contraire, les plus méfiants devinrent les plus dévoués et les plus déterminés à suivre sa fortune.

Un jour, dans sa vieillesse, comme il racontait cette anecdote, quelqu'un remarqua combien il devait aimer ces braves, qu'il avait su si rapidement arracher à leurs préjugés et qui lui avaient pleinement donné leur cœur. « Ah ! si je les aimais, s'écria-t-il avec feu... Je le crois bien que je les aimais ! Je les ai tous fait tuer ! » Pour lui, la fin la plus enviable du vrai soldat n'était-elle pas une mort glorieuse sur le champ de bataille ?

Le 27 novembre, dans un mouvement offensif que faisait l'armée du Rhin pour reprendre les lignes de Wissembourg, une chaude affaire s'engagea en Alsace, dans les bois qui environnent Haguenau. Oudinot, qui remplissait par intérim

les fonctions de général, reçut une balle dans la tête. La blessure fut si grave que la cicatrisation ne s'était pas encore produite trois mois après et que le colonel dut prendre un congé de convalescence, pour aller se reposer à Bar-le-Duc auprès des siens (24 février 1794).

Il reparut un peu plus tard, et ce fut pour sauver une division de l'armée des Vosges qui, sous les ordres du général Ambert, campait à Kaiserslautern et reliait nos lignes de la Moselle à celles du Rhin. On avait dû dégarnir Kaiserslautern pour renforcer l'armée de Sambre-et-Meuse, et le feld-maréchal Mœllendorf, profitant d'un tel affaiblissement, attaqua ce point avec des forces supérieures. Il fallut céder. Mais Oudinot, qui occupait le centre de la position à Morlautern, soutint la retraite avec une si grande énergie et dirigea l'arrière-garde avec tant de sûreté à travers bois, gorges et défilés, que nos soldats purent rétrograder en bon ordre jusqu'à Pirmasens et s'y établir solidement (2 juin). C'est là que les représentants du peuple le nommèrent, quelques jours après, général de brigade en récompense de ce service signalé. Il avait vingt-sept ans.

Cependant nos armées étaient victorieuses en Hollande et dans le Luxembourg, et l'honorable échec de Kaiserslautern ne pouvait nous réduire à la défensive. Le corps dont faisait partie Oudinot fut dirigé sur Trèves. Mais à peine arrivé devant cette place, le jeune général tomba de cheval en exécutant une charge, victorieuse d'ail-

leurs, contre l'ennemi (11 août). La chute fut si malheureuse qu'il eut la jambe cassée; la fracture était particulièrement grave; les chirurgiens croyaient ne jamais pouvoir le bien guérir et il se voyait avec désespoir éloigné, peut-être pour toujours, du service actif. Dès qu'il put se tenir debout, on le nomma gouverneur de la ville qu'il avait contribué à conquérir. Mais son état de faiblesse ne lui permit pas de remplir même cet office sédentaire. En janvier 1795, il dut, comme l'année précédente, demander à retourner dans ses foyers. Voici le beau certificat qui lui fut délivré en cette circonstance par un chef qui se connaissait en hommes, le général Moreau :

Brave militaire, ayant beaucoup de fermeté, d'un patriotisme pur et bien éprouvé, remplissant les devoirs de son grade avec zèle et intelligence et d'une manière distinguée.

Le général commandant l'armée de la Moselle,

MOREAU.

25 nivôse an III (janvier 1795).

Lorsque Oudinot revint, après six mois d'une pesante inaction, il eut la joie de trouver nos troupes partout victorieuses et maîtresses de la rive gauche du Rhin. Il prit son poste auprès de Pichegru, qui s'apprêtait à franchir le fleuve. L'opération eut lieu, en effet, le 20 septembre, devant Manheim, qui se rendit. Mais le défaut d'ensemble dans les mouvements des différentes